

CE QUI SE PASSE EN RUSSIE

Que se passe-t-il en Russie ? Mais d'ailleurs on n'a plus le droit de dire « Russie » ; il faut écrire ou prononcer : U. S. R. S., « Union soviétique des Républiques socialistes ». Les lettres portant « Russie » sont retournées par les postes soviétiques à leur envoyeur, avec cette mention : « Adresse inconnue. »

Mais enfin ce qui se passe en Russie, ou en U. S. R. S. comme on voudra, est fort difficile à savoir. Dans les milieux officiels, où l'on a des informateurs de toutes sortes, comme dans les milieux privés qui ont des relations commerciales dans cet immense pays, on n'est d'accord que sur un point : les renseignements reçus sont contradictoires, il est difficile d'en rien tirer.

Et je ne parle pas des voyageurs invités par le gouvernement soviétique, ou qui sans être invités n'ont pu visiter que les villes — quelques villes — et durant quelques semaines : ou bien ils n'ont vu que ce qu'on voulait leur faire voir, ou bien ils n'ont presque rien vu. Même le plus lucide de ces enquêteurs, M. Burnet, l'auteur de ce roman remarquable, *la Perte du Sauveteur*, reconnaît que ses constatations n'ont pu porter que sur certains aspects de la vie urbaine dans les grands centres, et que la campagne, le paysan — or pour 95 % la Russie est rurale, ce sont les paysans qui finiront par imposer leur volonté, on le voit bien à l'attitude prudente jusqu'à l'inquiétude des dirigeants actuels à leur égard — lui sont demeurés impénétrables.

Dans la *Revue de Genève*, un Russe, M. Boris Nicolsky, affirme être plus amplement et mieux renseigné. Ne se trompe-t-il pas ? Il serait impertinent d'en préjuger. Toutefois son point de vue et ses conclusions sont assez caractéristiques pour qu'on les signale. Selon lui on voit apparaître en Russie les symptô-

me d'une « Renaissance » Mais cette Renaissance ne s'opérerait nullement dans la ligne communiste.

La production agricole a repris. Malgré la diminution du nombre des machines agricoles, elle tend à se rapprocher de celle d'avant-guerre.

Il n'en est pas de même de l'industrie. Son rendement ne dépasse pas la moitié — les trois quarts, dans certaines branches — de celui qu'il atteignait en 1914. D'où considérable élévation des prix, alors que pourtant la qualité des produits manufacturés a notablement baissé. D'où aussi mécontentement des consommateurs, c'est-à-dire des paysans : « Nous en avons assez, disent-ils, de ces paires de boîtes de 320 kilos ! »

Des boîtes pesant 320 kilos ? Otez-vous de cette erreur ! Cela veut dire que, pour acheter à l'industrie « soviétisée » des cordonniers une de ces paires de boîtes, il faut payer le prix de 320 kilos de blé !... Avant la guerre elles en coûtaient six fois moins.

Autre misère : la surpopulation des campagnes. Avant la révolution, l'industrie attirait l'excédent des habitants des campagnes. A cette heure, on assiste au phénomène contraire. Les usines chôment encore en grand nombre, ce sont plutôt les ouvriers, anciens campagnards, qui reviennent chez eux. Un économiste, bolchevik de réputation, M. Oganoswky, estime cet excédent de population dans les villages à 40 millions de têtes.

De sorte que, aux champs comme dans les usines, cela va mal. Le paysan produit, mais il se plaint qu'on ne lui achète sa production qu'à un prix insuffisant, ou qu'on lui vend trop cher, ce qui revient au même, la marchandise qu'il souhaite se procurer. Et l'industrie ressuscite mal. Elle reste stationnaire au point de vue technique ; elle ne sait plus utiliser rationnellement la main-d'œuvre ; l'usure de l'outillage s'accroît, car le capital de réserve étant partout gaspillé.

ou ne renouvelle plus les machines. L'ancienne industrie russe était plus « qualifiée », plus riche en initiatives. Et enfin elle disposait d'un crédit, à l'étranger, qui manque à l'industrie soviétique. Obtenir ce crédit est donc devenu le grand souci des dirigeants d'aujourd'hui. S'ils n'y parviennent, tout le mécanisme, même politique, peut s'arrêter.

Et pourtant, dit M. Boris Nicolsky, dans la Russie sous-jacente, la Russie qu'on ne voit pas, frémit, éclôt, une Renaissance, obscure, mais peut-être féconde.

Et d'abord, par la natalité des campagnes, la population a recommencé à augmenter. La guerre et les maladies, les famines qui ont suivi la révolution ont tué 15 millions d'hommes. Et pourtant, de 136 millions d'habitants en 1914, la Russie est remontée, au recensement de 1926, à 146 millions. Ce qui signifie que le fond rural de la population — la natalité dans les villes a au contraire fortement baissé — ne se décourage pas, manifeste la même acceptation de la vie que par le passé.

Autre phénomène assez imprévu : détruire « la pyramide bourgeoise », tel avait été le rêve de Lénine. Il annonçait le remplacement de cette « pyramide » par « une plaine aux souches ouvrières et paysannes ». Il voulait, tout particulièrement, « assurer parmi les paysans la domination des plus pauvres ».

Aucun moyen ne fut négligé pour atteindre ce résultat ; terroirisation et extermination des classes supérieures, des officiers surtout ; persécutions contre les « bourgeois » ; et, aux paysans, ce conseil : « Dékoulakisez les koulaks. » Les koulaks, c'étaient les paysans riches, possédant plus de terres qu'ils n'en pouvaient cultiver avec leur bras et ceux de leur famille.

Ce programme a échoué, malgré l'énergie employée à le réaliser. Le pouvoir soviétique persiste à tout faire pour assurer, dans les villages, la prédominance des propriétaires moyens (*srednjaki*) et de la *bednota* (le prolétariat agricole). Il est défendu de vendre les terres ; la propriété privée, sauf pour un lopin, demeure

interdite. Et pourtant toutes les statistiques soviétiques démontrent que le nombre des koulaks augmente sans cesse ainsi que leur influence économique et politique ; les paysans « pauvres » n'ont qu'un désir : devenir à leur tour des koulaks. Ils font des efforts surhumains, se privent de tout, pour y parvenir.

Ainsi, le village russe fermente d'une vie intense, de haut en bas. Vie cachée, mais sans doute grosse de conséquences futures et qui ne ressemble que par les apparences à celle que prescrivent les décrets soviétiques.

Et, dans les villes, bourgeois et fonctionnaires font aussi au régime une opposition sourde. Les bourgeois ? Ils appartiennent à deux classes. Ceux qui sont restés, malgré la persécution, ont accepté des places du gouvernement soviétique, mais n'attendent que le moment de le trahir. C'est à eux que Trotzky et Zinovief ont déclaré la guerre, parce qu'ils voient le danger.

Mais il y a aussi les « nouveaux bourgeois ». Un assez grand nombre sont des artisans et des ouvriers, parfois des paysans venus dans les villes, qui ont trouvé le moyen de se livrer au commerce libre, alors même que ce commerce était interdit par les peines les plus sévères, et la mort même. On les appelle des « privés » (*tchasniki*). Eux-mêmes cessaient d'échapper aux foudres soviétiques en se désignant sous le nom de « coopérateurs ». Ils ont réalisé des bénéfices importants. Ces bénéfices, on s'efforce de les leur arracher par des impôts exorbitants, par la confiscation, par la déportation en Sibérie ou dans un camp de concentration. On laisse s'engraisser le *tchasnik*, puis on le fond. Mais le *tchasnik* attend son heure et trouve dans le paysan un confrère et un complice.

Pour le fonctionnaire, la preuve de ses sentiments est plus difficile à fournir. S'il les manifestait, il serait, durement châtié. Mais n'est-ce pas un signe de ces sentiments qu'il y ait maintenant 16.000 démissions d'officiers dans l'armée rouge ?

En résumé, il se forme en Russie de nouvelles cellules sociales, dont l'activité n'apparaît pas au jour, mais doit devenir efficace. Pourront-elles préparer un or-

dre nouveau ? Cet ordre nouveau s'établira-t-il sans cataclysme ? Nul ne saurait le prédire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, en U. S. R. S., le nombre des vrais communistes diminue. Même les dirigeants les plus haut placés ont évolué, sous l'influence de ces nouveaux éléments. Mais il se peut que la transformation ne

s'opère que par degrés insensibles, sous l'action de ces dirigeants eux-mêmes, et qu'il reste une « coquille » communiste, quand la réalité aura disparu — si elle disparaît ! Car il faut se garder de prophétiser.

PIERRE MILLE

COMMENT L'ON VIT EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

Il est extrêmement difficile d'imaginer ce que peut être la vie quotidienne des travailleurs manuels ou intellectuels en Russie soviétique. Quelques-uns y sont allés voir et ont rapporté des renseignements tendancieux. D'autres ont fait de réels efforts d'impartialité, tel M. Pierre Mille dont nous donnons ci-après quelques opinions fondées sur les faits.

... Nous voici à Bakou, sur les rives de la Caspienne. Dans le même bureau du Trust communiste du Naphte travaillent deux ingénieurs, techniciens remarquables. L'Etat les rémunère largement : 2.000 roubles-or par mois — le rouble-or vaut 2f.50. Le « sans parti » les touche et les dépense comme il lui plaît. Le communiste n'en peut garder que 230, et doit verser le reste à la caisse de son parti.

... Et même aujourd'hui la situation est plus nette encore ; l'Etat soviétique continue de verser 2.000 roubles au « sans parti », mais il n'en donne que 230 au communiste, et conserve la différence.

Il en résulte, du reste, qu'il réalise une grande économie en recrutant ses fonctionnaires et ses techniciens parmi les communistes « inscrits », seuls citoyens jouissant de la plénitude de leurs droits politiques — car les « patrons », même ceux qui n'ont qu'un ouvrier, c'est-à-dire les plus minces artisans, les paysans riches, qui emploient d'autres bras que ceux de leur famille pour tra-

vailer leurs terres, les bourgeois, les commerçants libres sont exclus du vote. Et quant aux non inscrits au parti communiste, aux « sans parti », les dispositions prises rendent leur participation à la vie politique entièrement illusoire.

Mais, de ces communistes inscrits, actfs, il n'y en a que 800.000 sur 146 millions de Russes, et même, par suite d'épurations successives, il semble que ce chiffre soit maintenant réduit à 600.000.

On ne saurait trouver dans un si petit nombre d'hommes — d'ailleurs pour la plupart prolétaires ouvriers — la quantité de spécialistes nécessaire pour assurer la marche des transports, des mines, des usines fabriquant les objets de première nécessité dont l'Etat s'est déclaré unique propriétaire. Il en résulte que, malgré l'avantage économique — et politique — qu'il y a pour celui-ci à s'adresser seulement à des communistes, il est bien obligé de recruter beaucoup de techniciens parmi les anciens bourgeois, qui se disent « sans parti » parce que, si l'on n'est communiste, n'avoit pas d'opinion est la seule opinion permise, et de payer ceux-ci au prix fort. †

D'autre part, depuis l'institution de la N. E. P. ou libre commerce, il y a des négociants qui réalisent de gros bénéfices. Ce sont les *Nepmen*. La plupart dépendent immédiatement leurs bénéfices, l'Etat prélevant un impôt énorme et confisquant les capitaux trop élevés. Nous devons ajouter que tous les profiteurs

ne sont pas électeurs et très surveillés par les Communistes.

« En Russie, dit M. Dorville, Gobsack ne voterait pas, étant usurier, Nucingen parce que banquier, César Birotteau parce que marchand parfumeur. Seul ou presque seul, de tous les personnages de Balzac, le père Goriot aurait le droit de vote, parce qu'il vit dans une pension de famille ».

Donc, commerçants, industriels, paysans « riches », spéculateurs, restent en marge de la société tout court. Ils n'ont le droit d'entrer ni dans les clubs, ni dans les unions professionnelles, ni sur les terrains de sports ou les parcs de jeux. Au cinéma, au théâtre, à l'hôtel, ils doivent payer un prix « d'étranger ».

En payant ces prix, ils peuvent vivre dans le luxe. Cependant les ouvriers les jalourent à cause de ce luxe même et cette jalousie n'est pas toujours sans danger.

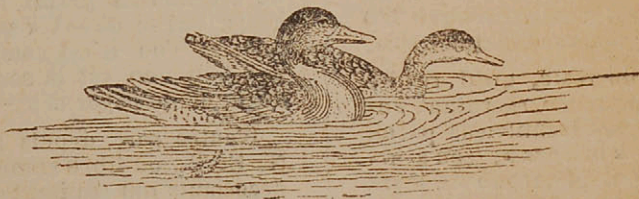
C'est ici qu'apparaît la puissance du sentiment, la puissance d'une mystique sur les hommes. L'Etat soviétique, par ses chefs, par ses apôtres, par sa presse, dit à ses communistes réduits à la portion congrue, quelquefois affamés : « Vous voyez ceux-là ? Ils ne se privent de rien. Vous, vous vous privez de tout. Cependant ils ne votent pas et vous votez. *Vous êtes leurs maîtres !* » Satisfaction purement sentimentale, purement mystique, il faut le répéter.

Il faut le répéter, et se représenter les 600.000 ou 800.000 inscrits du parti communiste dans les Républiques sovié-

tiques comme autant d'ascètes, de fanatiques enthousiastes — on aurait envie d'écrire des moines ou des prêtres convaincus, désintéressés — qui se soumettent à une discipline de fer, s'abstiennent des plaisirs dont ils voient les infidèles se gorgier, se disant : « Peu importe ! C'est nous qui régnons sur le plan spirituel, le plan de l'idée, le plan du bonheur futur de tous les malheureux comme nous, sur toute la terre. »

Cela certes est émouvant, pour peu qu'on y songe. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Combien de temps les chefs pourront-ils maintenir cet esprit d'ardeur, de foi, dans l'âme de ceux qui les suivent ? L'éducation communiste inculquée aux jeunes générations pourra-t-elle suffire ? Elle a opéré dans celles-ci des changements incontestables et sans doute profonds. Mais malgré tous les efforts, elle n'a pu pénétrer chez le paysan. Tout ce qui se passe le démontre chaque jour davantage. Masse lourde et pratiquement impénétrable que cette paysannerie qui forme 95 p. 100 de la population russe. Le bolchevisme lui promettait la terre tout de suite, et la paix tout de suite. Elle y a adhéré.

Aujourd'hui, la masse paysanne est désillusionnée et aspire à autre chose, mais, conclut M. Pierre Mille, étant donnée la passivité du moujick et la difficulté des communications en Russie, cela peut durer longtemps encore... jusqu'à ce que se soit établi un régime qui aura gardé du communisme ce qui est compatible avec la vie des peuples.



LE VRAI VISAGE DU BOCHEVISME

Voici dix ans que s'est produit un événement sans précédent dans l'histoire du Monde et à ce point déconcertant, par ses origines, sa nature et ses répercussions, qu'on en est encore à se demander ce qu'il nous réserve ; je veux parler de la Révolution russe de 1917.

On avait, certes, avant cette date, enregistré bien des soubresauts dans la vie des Peuples : changements de dynasties ou de régimes consécutifs à des coups de force, annexions, partages, coalitions ; rien cependant qui ressemblât à l'œuvre du Bolchevisme.

Et d'abord, son avènement à la faveur d'une guerre atroce et des souffrances populaires qui s'ensuivaient, une poignée de doctrinaires exaltés, déportés à travers l'Europe et l'Amérique venaient à bout, en un clin d'œil, d'une puissante Monarchie ; puissante, du moins, en apparence, puisque, la veille encore, devant le tzar Prêtre et Roi s'inclinaient respectueusement plus de cent millions de sujets, maintenant par une Administration civile aux cadres sévères et une armée comptant parmi les meilleures.

Aussi l'impression première fut-elle, un peu partout : cela ne durera pas ; dû à la défaite, le cataclysme russe ne survivra pas à la remise en ordre de l'Europe, après la victoire des Alliés.

En attendant les déconvenues dont nous n'entrevoions pas encore la fin, cette opinion fautive nous valut, à nous Français, et des dépenses considérables en hommes et en argent, et des inimitiés qui pesèrent lourdement sur notre situation économique ; c'est, en grande partie, pour avoir cru à la vertu des fils de fer barbelés, deux ou trois ans encore après l'armistice, et pour avoir pris inconsidérément en mains la cause des contrerévolutionnaires que nous avons failli faire sombrer la France, courbée sous la férule de ses créanciers.

Que voulez-vous ? Les Slaves d'ancien régime, dont nous épousions les vains espoirs de réaction, ne s'étaient pas rendu compte eux-mêmes des racines solides du Bolchevisme ; comme nous surpris

par le facile succès des Léninistes, en octobre 1917, ils ne savaient pas avec quelle tenacité et par quel travail sourd, obscur, avait été depuis long temps minée la puissance du tzarisme ; depuis l'échec de la première révolution tentée en 1905, au lendemain de la guerre russo-japonaise, les éléments extrémistes, qui, alors déjà, avaient presque tenu la victoire, s'étaient livrés à la plus intense et à la plus fructueuse des propagandes.

Les abus et les vices étalés en haut lieu les avaient bien aidés, dans une large mesure ; mais c'est surtout à leur esprit de suite, à leur méthode inflexible qu'ils durent les plus solides résultats. Un exemple ; en 1905, la révolution, populaire dans le monde ouvrier, échoua parce que les masses paysannes ne suivirent pas le mouvement ; en 1917-1918, voici comment Lénine et Trotzki avaient paré à toute réédition d'un semblable avatar : gagnant à la fois et les paysans restés à la terre et les paysans mobilisés au front, ils disaient aux premiers : « Le Bolchévisme, c'est la remise de la terre au cultivateur ; la distribution se fera demain, la paix signée » ; aux seconds : « Quittez les lignes, rentrez au plus tôt dans vos villages ; ceux qui ne rentrent pas seront privés de leurs lots. »

Nulla tactique ne pouvait mieux réussir ; mais ne croyez pas qu'elle ait été improvisée : elle était, au contraire, l'aboutissement de réflexions, de délibérations des conjurés, et le signe, en tout cas, d'une profonde connaissance de l'âme slave ; non des courtisans dorés sur toutes les coutures, ni des riches propriétaires terriens, mais de ceux qui souffraient en silence, des misérables travailleurs de l'usine et de la glèbe, de la glèbe surtout.

Inutile de revenir en arrière ; nous voici en 1927 ; rares doivent être ceux qui prétendent encore que le Bolchevisme ne peut pas durer, les plus ancrés dans leur conviction sont, pour le moins, contraints de convenir qu'il a déjà duré dix ans.

D'autre part, les Peuples ne songent plus à une croisade ; tout au plus diffé-

rent-ils d'avis sur la nature des relations officielles à entretenir avec cet Etat d'un nouveau genre ; mais chacun lui reconnaît le droit d'être maître chez lui, de se gouverner comme il l'entend : pas d'intervention à ce sujet, soit armée, soit même diplomatique. Beau bout de chemin parcouru, depuis fin 1917 !

Eh ! bien, au risque de paraître paradoxal, après avoir condamné sans hésitation tout ce que nous avons pu faire pour combattre les débuts de la Révolution russe, et tous les concours aux Wrangel, Denikine et compagnie, je n'hésiterai pas à affirmer que nous avons grand tort, nous Français (comme, d'ailleurs, tout l'Occident) de ne pas nous dresser assez attentivement, assez vigoureusement contre le Bolchevisme.

Entendons-nous : une chose difficile à saisir à la première heure, quand la terre rouge ne sévissait qu'en Russie, mais qui ressort aujourd'hui de plus en plus nettement, c'est que le Bolchevisme n'est pas la Russie ou n'est pas que la Russie. Il ne correspond pas à un Etat aux frontières délimitées ; pas davantage à un régime gouvernemental ou à des méthodes administratives.

Le Bolchevisme, c'est la dictature du Prolétariat, toutes résistances brisées avec la plus sauvage violence.

Il n'a pas de patrie ; et l'on a bien vu avec quelle facilité Lenine cédait le terrain aux Allemands, on reconnaissait l'indépendance de tout coin de la vaste Russie se réclamant d'une nationalité.

Un seul but importe, un seul est visé ; l'extension de la Révolution, en principe mondiale.

De toute évidence, les soviets eussent été en fausse posture au point, probablement, de ne pouvoir durer, s'ils étaient restés comme un flot serré de toutes parts. Ils l'ont compris, et ont eu soin de se donner de l'air : à une heure critique, où toute leur attention aurait dû se concentrer, semblait-il, sur le relèvement de leur propre pays, ils ont poussé la révolte, vers l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, l'Italie.

Ils ont senti, du côté de la vieille Europe une solide résistance. Sans céder définitivement (témoins les récents événements de Sienna, et les intrigues roumaines, et les incidents de Londres et de Paris), ils ont jugé bon de diriger leur activité vers l'Orient et les principales colonies européennes.

L'avenir nous dira quelle consistance ont leurs conquêtes morales, notamment dans la République chinoise. Mais il est à craindre qu'à l'heure où nous en percevrons l'exacte portée, il soit trop tard pour éviter leur emprise. Ainsi le régime tzariste ne comprit qu'en 1918 le travail sous-terrain qui, depuis 1905, minait la Sainte Russie.

Il ne s'agit, aujourd'hui, ni de régime ni d'Etat ; la Russie n'est même en cause qu'en tant que noyau ou que centre : pour le moment, elle fait, en grande partie, les frais de propagande ; demain, le foyer peut se déplacer ; le Bolchevisme, c'est la Révolution, la destruction, la violence, patiemment, méthodiquement préparés ; et non plus particulièrement à l'intention de tel ou tel Pays, la Révolution est universelle.

Aux vieilles Nations qui rêvent de vivre, quelques années encore, sous le régime qu'elles se sont librement donné, il appartient de prendre les dispositions, toutes les dispositions voulues pour éviter de pénibles surprises. Le Bolchévisme n'en est plus, en effet, à l'époque où l'on se flattait de l'étouffer dans les fils de fer : il a grandi ; il s'est étendu ; il s'étend tous les jours, parmi nous, malgré nous ; il nous travaille savamment, en attendant de nous dominer.

— Nous qui sommes aux premières loges pour voir ce qui se passe, depuis des années, dans la Chine du Sud ; qui entendons encore les échos des révoltes de Java ; qui n'avons pas fini d'arrêter les incendiaires de Haiphong, nous serions vraiment inexcusables de ne pas nous défendre, et de ne pas défendre les races dont nous avons assumé la tutelle, contre les tentacules de la pieuvre bolchevique.

J. SINENSIS

L'APPRENTISSAGE DE LA SINCÉRITÉ

Socrate, qui était un intellectualiste, recommandait : « Connais-toi toi-même ». Aujourd'hui, nous sommes plutôt pragmatistes, attachant plus d'importance à l'action qu'à la connaissance, et nous disons préférablement : « Sois toi-même ». Le difficile n'est pas de se connaître, mais de se vivre...

Cette difficulté n'existerait pas ou, du moins, n'existerait guère, si nous restions toujours dans la solitude : ce sont les autres qui nous empêchent d'être nous-mêmes. Vous vous croyez seul dans une pièce, votre salle à manger ou votre cabinet de travail : vous mangez ou vous écrivez. Tout à coup vous découvrez qu'on vous observe : vous n'êtes plus le même. Non seulement vos gestes, mais vos sensations, vos pensées changent. Instinctivement, vous vous composez une attitude, et ce rôle, vous ne le jouez pas, vous le vivez. Prendre un repas chez soi ou le prendre dans le monde sont des opérations qui n'ont, psychologiquement parlant, presque point de rapport : la preuve, c'est que la plupart des gens qui dînent en ville goûtent assez peu ce qu'ils mangent. Il faut beaucoup de pratique pour tenir plus de compte à une grande table du menu que des convives. Or, ce décalage que provoque dans notre conscience la présence d'autrui nous pose le problème le plus important que nous ayons à résoudre pour notre développement intérieur et pour l'éducation de nos enfants, puisque c'est par cette opposition de la vie personnelle et de la vie collective que nous pouvons perdre le plus précieux des biens : le sincérité.

Mais d'abord, entendons-nous. Il y a deux espèces de sincérité ; l'une de caractère collectif, et qui consiste à ne pas tromper le prochain ; l'autre toute personnelle, et qui consiste à ne pas se tromper soi-même. La première n'est qu'une qualité morale, assurément estimable, mais dont on sait que de considérables personnages, en amour, en affaires, en politique, furent totalement dépourvus. La seconde est une vertu psychologique aussi nécessaire au développement de l'esprit que l'élasticité des artères à la circulation du sang. C'est donc uniquement celle-ci qui doit nous intéresser ici et qu'il faut d'abord chercher à définir avec précision.

Prenons, pour plus de facilité, un personnage fictif comme la Camille d'*On ne badine pas avec l'amour*. Cette jeune orgueilleuse, en révolte contre son propre cœur, offre tout le degré de l'insincérité. Au couvent,

elle a subi l'influence des nonnes, sur le désenchantement desquelles elle prétend se modeler. Dès qu'elle revoit son ami d'enfance, elle ne songe qu'à l'étonner : le mouvement naturel de son cœur, elle s'applique à le fausser. A aucun moment, excepté quand il est trop tard et que son orgueil est vaincu, elle n'est elle-même... Elle interpose toujours une volonté empruntée entre sa conscience et sa propre réalité. Nous appellerons donc sincérité la franchise envers la vie, l'abandon à soi-même, la simplicité du cœur. Etre ce que l'on est, n'être que ce que l'on est, consentir à sa propre réalité... Devant un paysage, vous êtes sincère si vous vous laissez aller au charme de ce paysage par ce qu'il vous plaît ; vous ne l'êtes plus si vous vous évertuez à lui trouver de l'agrément parce qu'il est célèbre ou parce que des amis, qui ont du prestige à vos yeux, vous l'ont vanté... L'enthousiasme ne dépend pas plus de nous que l'amour, et il n'y a rien de plus dangereux, de plus vain surtout, que de forcer l'un ou l'autre. Si nous possédons une valeur, c'est la pureté même de nos sensations, l'ingénuité de nos sentiments, toute la fraîcheur et le prime-saut d'une sensibilité que nous n'avons ni surmenée ni déviée.

Ce n'est pas à dire que, par respect pour cette intégrité psychologique, nous devons céder à tous nos désirs et tenir pour sacrées toutes nos sensations. Les âmes tourmentées sont les plus nobles, d'abord, mais aussi les plus sincères. Les conflits tragiques naissent précisément de l'opposition entre les passions puissantes et l'énergie de la volonté. La lutte intérieure est un signe de richesse, et c'est pourquoi les âmes pauvres sont trop souvent portées à se créer des drames imaginaires. Comme on met de faux bijoux, on arbore de faux désirs, de faux plaisirs, on affiche de fausses émotions. Il y a des parvenus psychologiques... La pose pour la galerie, l'affectation, le « chiqué » consistent à substituer en nous l'artifice social au naturel individuel. C'est la grenouille qui se travaille.

Si cette définition est exacte ; on aperçoit bien vite une conséquence : c'est que cette sincérité personnelle deviendra d'autant plus difficile à mesure que la vie de l'individu et la vie de la société s'opposent davantage. Ne traversons-nous pas une de ces périodes ?

Tous les observateurs de l'homme primitif, du sauvage, sont d'accord sur ce fait que, dans les sociétés élémentaires, l'individu ne

se distingue pas lui-même de son groupe, ne se sépare point de son clan. Ses frères et ses sœurs ne lui sont pas donnés par la famille, mais par ce groupe, par ce clan. Même mort, le paradis consistera pour lui à se retrouver au milieu des siens : la damnation, ce serait la solitude. A ce stade sociologique de la vie, l'homme est véritablement simple et n'offre pas de replis. Sans doute, même dans l'état actuel retrouvons-nous encore, par survivance, des civilisés qui rappellent beaucoup le primitif. Il y a parmi nous des êtres qui sont réduits à une sorte d'automatisme social : ils font ce qui se fait, disent ce qui se dit et ne pensent même pas ce qui se pense. Ils sont un groupe, une équipe, une bande, un syndicat. Les malheureux sont au-dessous même de l'artifice : ils sont sincères, si j'ose dire, négativement, comme l'ombre d'un objet, comme le reflet d'une lumière... Mais le progrès moral et la civilisation matérielle ont pour effet général de donner à l'individu, tout à la fois par le corps et par l'esprit, le sentiment de sa personnalité, de son intérêt. Dès lors le problème moral, dans la conduite, et psychologique, dans la pensée, est de concilier ces deux termes opposés : les autres et nous... A une époque où la pression sociale ne cesse de s'accroître et l'intérêt personnel de s'exalter, la plupart d'entre nous en sont donc réduits à chercher une moyenne, une cote mal taillée, et l'on peut dire que la valeur d'un homme se mesure aujourd'hui à son degré de sincérité, c'est-à-dire à l'harmonie qu'il parvient à établir entre lui-même et les autres, entre son caractère et la société, entre le naturel et l'artifice. Il y a des hommes et des femmes principalement dans les classes élevées, qui sont incapables de savoir ce qu'ils aiment ou ce qu'ils détestent, et dont les goûts et les dégoûts sont empruntés : ce sont les snobs.

Une autre conséquence de cette opposition entre le dehors et le dedans est que, dans le développement individuel, l'âge où le danger de l'insincérité est le plus menaçant, ce serait, contrairement à toute apparence, la jeunesse.

Chez le petit enfant, les besoins sont si impérieux et les instincts si sommaires qu'il ne distingue pas l'univers de lui-même. Ses sensations sont le centre de tout, sont tout. Il a faim, il a soif, il a mal au ventre : la réalité n'est que faim, soif et colique... Comme le sauvage, mais pour une raison exactement opposée, par excès d'égoïsme comme l'autre par excès d'altruisme, il est un être intégrale-

ment sincère... Mais, dès qu'il grandit et se police, dès que de la vie instinctive l'enfant passe à la vie sociale, il est comme tiré hors de lui-même... Ses parents, ses maîtres, ses camarades prennent une importance nouvelle et il ne vit pas moins pour eux et par eux que par lui et pour lui... Il n'a pas perdu son égoïsme, certes, mais il le modifie. Si l'adolescence, puis la jeunesse ont le propre de l'enthousiasme et des fougueux élans, elles ont aussi le propre de la plasticité, de l'influencabilité. Cet artifice n'est-il pas manifeste dans les arts ? Pour se chercher soi-même, on se lance dans toutes les voies. Quand un écrivain est cultivé, ce sont ses maîtres que l'on reconnaît surtout dans ses premières œuvres. En un monde socialisé comme le nôtre, la jeunesse n'est presque jamais naturelle. Les uns se déterminent par réaction contre un milieu, contre une famille, contre un enseignement, comme les autres s'enflamment par engouement, par ambition, par quelque calcul ingénu... Qui sait même si, à dix-huit ans, on peut aimer vraiment et si l'on est seulement capable d'un choix personnel ? Je connais une fillette délicieuse, vive et intelligente, portant en elle tous les éléments d'une supériorité véritable : elle vit les yeux fixés sur une femme qu'elle admire, dont les succès artistiques et mondains l'éblouissent et sur laquelle elle s'évertue à se modeler par un phénomène de mimétisme aussi inconscient que celui des papillons, mais bien moins motivé. Qu'elle se choisisse un chapeau, regarde un tableau ou écoute un morceau de musique, elle ne songe point à ce qu'elle ressent, mais à ce que son idole en dirait. En revanche, voici un garçon qui joue le cynique, le roué, se croit en possession de tous les secrets féminins, et, au premier tournant, verse dans un sentiment comme une voiture se retourne : « L'enfant truqué », a dit un jeune auteur dramatique. Comme toutes les vertus supérieures, la sincérité s'apprend, se gagne. Elle est le fruit d'une bonne éducation d'abord, d'une bonne volonté ensuite... Il n'y a donc point pour les parents d'aujourd'hui de problème plus pressant et plus délicat que de protéger leurs enfants contre cette tendance de plus en plus forte qui nous pousse tous à nous trahir nous-mêmes et à nous perdre dans la société comme une paillette d'or dans le sable... Mon esprit n'est pas grand peut-être, mais je veux penser avec mon esprit et sentir avec mon cœur.

GASTON RAGEOT

L'HUMANISME ET LES LETTRES CONTEMPORAINES

Celui qui ne laisse pas entendre et qui dit tout — ou prétend tout dire — sans rien suggérer, n'est pas un humaniste et n'a pas l'usage des nobles perspectives, soudainement ouvertes dans un récit ou à l'occasion d'une remarque brève. Qu'est-ce qui fait le charme profond de Montaigne, de Rabelais ou de Ronsard, si ce n'est l'abondance de leurs références latines et grecques, devenues librement, bellemeut gasconnes ou tourangelles, et des ellipses de plein horizon qui en résultent... « Un langage — dit Montaigne — tel sur le papier qu'à la bouche, non point tant délicat et peigné comme véhément et brusque ; et que le Gascon y aille, si le Français n'y peut aller ! » Voilà qui est tout à fait la formule des *Souvenirs* de Mistral, de la *Sapho* d'Alphonse Daudet et des *Amants de Venise* de Maurras, ouvrages sortis du frémissement même de la mémoire et de la vie, et auprès desquels tant d'œuvres, cependant célèbres et vantées, même par de bons juges, ont cependant l'air d'une fabrication.

L'absence d'humanisme, chez un auteur, est un malheur et un signe d'infériorité. Vous aurez beau me faire valoir une certaine qualité d'intérêt et de progression dramatique — *la Petite Roque*, par exemple — qui est dans les contes de Maupassant et dans le chant douloureux de *Sur l'eau*, je vous répliquerai que l'absence de culture grecque et latine apparaît cruellement dans ces récits tragico-comiques, assénés comme des coups de bâton. Ils relèvent, en général, de l'accidentel, en dépit d'un don d'observation, assez court, qui d'ailleurs a fait leur succès. Ce qui est tiré de l'accidentel, littérairement parlant, n'est pas viable. Car il ne s'agit pas, pour un écrivain, de donner une heure de distraction à une midinette ou à un banquier. Il s'agit de faire quelque chose qui se tienne, qui suscite la réflexion et qui, dans une certaine mesure, brave la mode et le temps... *tempus legendi*.

Autre exemple : les romans voyageurs et baladeurs de Loti. Formés de peintures de paysage, où les termes colorés et papil-

lotants abondent, ils laissent bientôt le même genre de désillusion que le voyage non accompagné de méditation, que le voyage pour le voyage en automobile ou en paquebot, ou en chemin de fer ou en yacht. Loti était un véritable enfant, plein d'infatuation et de rêves — je l'ai beaucoup connu — et qui se vantait de ne rien savoir, de n'avoir jamais rien étudié, ni lu. Il s'informait, auprès de mon père, de la valeur poétique de Virgile et d'Horace et s'émervillait des raccourcis de Tacite, qu'Alphonse Daudet lui faisait sentir. Hélas ! cette ignorance foncière de l'antiquité classique remonte aujourd'hui des meilleurs poèmes en prose — une prose trop souvent médiocre et fautive — de Loti. Quand on a répété vingt fois le mot « rose », on le mot « bleu » dans la description d'une ville ou d'une forêt, on n'a rien dit, on n'a donné la sensation ni du rose, ni du bleu. Il s'agit, là encore, d'évoquer, de laisser entendre, de produire, dans l'esprit du lecteur, le mirage du rose ou du bleu, ce qui est autrement difficile. Le bleu des veines de Cléopâtre est, grâce à Shakespeare, inoubliable. Le rose de la Constantinople de Loti aboutit, faute de dessous classiques, à une sorte de morne grisaille.

Ce que j'écris ici, des professeurs de rhétorique l'ont enseigné autrefois avec honneur. Du temps que j'étais élève à Louis-le-Grand — ce n'est pas d'hier, mais ce n'est pas non plus antédiluvien — un Hatzfeld, un Merlet, un Chabrier, un Jacob, quatre maîtres incomparables, apprenaient et révélaient, à leurs jeunes auditoires, les secrets des auteurs classiques, et décomposaient, devant eux, par une savante analyse, les chefs-d'œuvre du soleil hellénique et romain. Car il est bien vrai qu'avant l'âme chrétienne, et la spiritualité du latin mystique, les poèmes et discours anciens épanchent de la lumière non encore spiritualisée. Sauf dans Virgile, « dieu tout près d'être un ange », l'âme est absente de ces sommets de l'esprit ; mais ils viennent rejoindre l'âme et la fortifier par les voies les plus imprévues, conformément au vers hard

si sublime de Dante sur « le grand Jupiter qui a été crucifié pour nous ».

Il n'est rien de plus beau que l'Enseignement, quand il est pratiqué par des maîtres tels que ceux dont je viens de citer les noms. J'entends encore, au souvenir, la voix de Merlet et celle de Chabrier, mêlées au bruit de l'arrosage, par un jour d'été, de la première cour de Louis-le-Grand. Récitant et scandant un chant des *Géorgiques*, ou une ode d'Horace, ils nous transportaient dans ces bois sacrés, vers ces fontaines, reliés à tant d'évocations de fuite, d'exil et d'amour. Ils faisaient palpiter en nous, dans la plus noble transe, le cœur ardent de l'adolescence ; et nous en avions pour la vie.

J'ai eu d'autres professeurs, de philosophie, de sciences et de médecine, que j'ai beaucoup admirés et aimés. Mais ma reconnaissance intellectuelle majeure va toujours — après mes parents qui m'ont appris à travailler et qui m'ont formé — vers ces révélateurs du beau antique, du beau qui, sans être consolateur — seule la Croix console — est exaltant et soulage ainsi, dans une courte mesure, les maux et désillusions d'ici-bas.

LÉON DAUDET

(*Etudes et milieux littéraires*)

LA LEÇON DE L'ESTHÉTIQUE INDIENNE

LES FRESQUES D'AJANTA

Lorsque à la suite des fouilles de l'*Archaeological Survey of India* et des beaux travaux de M. A. Foucher, se révéla l'importance de l'art gréco-bouddhique du Gandhâra et du Panjâb, on eut tendance à y voir la source unique de tout l'art indien postérieur, tout au moins de l'art bouddhique. Tendance assez naturelle, on doit le reconnaître, en raison de nos habitudes mentales, de notre classicisme inné. Mais il a bientôt fallu en rabattre. La dégénérescence rapide de l'art gandhârien à partir du deuxième siècle prouve que l'esthétique grecque, malgré son intime association avec la foi de Cākya-muni, restait étrangère à l'âme indienne. Pour qu'une école vraiment indienne pût se développer, il fallut à la fois qu'elle oubliât le canon grec et qu'elle spiritualisât les traditions indigènes archaïques en se créant une esthétique propre. Cette esthétique qui se révèle déjà dégagée de la tradition hellénique dans les monnaies « gupta » du quatrième siècle est définitivement constituée au cinquième. Nous parlons à dessein d'une *esthétique nouvelle* et non pas seulement d'un *art nouveau*. En effet, la conception de l'art qui apparaît à cette époque,

sous les empereurs indiens de la dynastie Gupta (circa 318-535), survivra à cette maison et inspirera l'âge d'or de l'Inde indienne jusqu'aux invasions musulmanes.

Cette *esthétique indienne* suppose sans doute une pensée qui a connu le canon hellénique, mais qui ne l'a connu que pour s'en affranchir, et créer elle-même un canon égal. En effet, en se libérant du classicisme grec, devenu ici un poncif, l'art gupta a produit un classicisme nouveau, vivant celui-là, parce que né des conditions mêmes du milieu. L'art gupta tire les règles de sa plastique non seulement de la connaissance du vêtement indien et des conditions de la vie subtropicale, mais de la science du corps indien lui-même. Il supprime la draperie qui étouffait ce corps, habitué aux mousselines transparentes ; la draperie, il ne l'indique plus que par les fluides sinuosités, les ondes d'un vêtement diaphane qui semble mouillé et collé aux membres, en attendant que ces sinuosités mêmes disparaissent et que le vêtement ne soit plus indiqué que par l'intersection discrète des lignes terminales.

En même temps, l'art gupta a rendu au corps indien sa souplesse et sa dou-

ceur natives. Pour reproduire ce corps, il cherche ses mesures non dans les proportions géométriques des Grecs, mais dans les courbes vivantes qu'offre la nature, dans le geste des fleurs, dans les ondulations caressantes du corps animal : la feuille de bétel sert de modèle pour l'ovale du visage, le fruit de bimba pour les lèvres, la trompe du jeune éléphant pour la cuisse et l'épaule, le lotus pour les mains et les pieds. Aussi, plus rien de heurté. Les contours des membres s'adouissent en un fondu d'une inexprimable suavité. On obtient ainsi un art synthétique, assoupli, simple et harmonieux où, aucun détail secondaire ne venant interrompre les lignes générales, la beauté terrestre traduit directement la plus haute spiritualité.

Les plus belles œuvres qui nous rasant de l'art gupta sont, sans doute, les fresques d'Ajantâ, du moins les fresques des grottes 15 et 17 qui remonteraient au début du sixième siècle, et celle des grottes 1 et 2 qui dateraient de la fin de ce siècle ou du premier quart du septième. La région d'Ajanta, située au cœur du Dékhan, dans l'extrême pointe poussée par l'Etat du Nizam en direction du Kandesh, est d'accès assez difficile, et les fresques qui ornent les anciennes catacombes bouddhiques de cette localité se trouvent aujourd'hui dans le plus déplorable état ; malgré les travaux de sauvegarde récemment exécutés, leur dégradation ne peut qu'aller s'aggravant. Du moins sommes-nous enfin assurés de conserver le souvenir fidèle des grandes œuvres grâce à la série de reproductions que M. Victor Goloubew a rapportées d'Ajantâ aux archives photographiques du musée Guimet et dont celui-ci commence aujourd'hui la publication.

Ce qui nous frappe tout d'abord en feuilletant ces planches, c'est l'heureux accord qui s'établit à Ajantâ entre le mysticisme de l'Inde et sa sensualité païenne. Le paganisme naïf de Sânci, affiné d'ailleurs dans son expression, se retrouve jusque dans les dernières fresques, qu'il inspire les peintures d'animaux, les couples d'amoureux ou n'importe quelle évocation féminine. Mais la mystique bouddhique, elle aussi, est partout présente. Chacun des aspects ou des thèmes

principaux d'Ajantâ mériterait à ce double point de vue une étude particulière. Il faudrait noter successivement tous ces nus féminins d'une grâce florale, d'une liberté de lignes et d'une variété d'attitudes dignes d'émouvoir un Gauguin, — par exemple dans la scène de l'assaut de Mâra, de la grotte 1, — la séduction des tentatrices, aux invites d'une lasciveté à la fois savante et juvénile ; figures au pur ovale, aux longs yeux, à l'expression chaste, voluptueuse et mélancolique, aux longs corps gracieux dans leurs poses d'un esthétisme raffiné. Rapprochement spontané : c'est aux femmes de Sandro Botticelli, aux *Navitate di Venere* les plus divinement préraphaélites que nous songeons devant ces nus innocents et souples. Et pourtant, c'est bien la femme indienne, et elle seule, qui est chantée ici. Jamais, non pas même chez Kâlidâsa, on n'a célébré avec un tel lyrisme la valeur d'art de ses lignes et de ses attitudes, « sa douceur inclinée et pensive ». Mais ces attitudes de grâce participent à la religiosité de l'ensemble. Le traitement des mains suffirait seul à exprimer la tendresse presque franciscaine qui les anime : quelle spiritualité dans les moindres gestes, quelle mysticité dans les effleurements les plus amoureux !

Il faudrait énumérer tous les couples d'amants d'Ajantâ, dire leur simplicité raffinée, leur douceur de pose et la caresse restée chaste de leurs gestes, surtout cet abandon spirituel, cette tendresse infinie grâce auxquels de tels motifs ne détonnent pas dans un sanctuaire bouddhique. Jusque dans ces scènes d'idylle, — et elles abondent, — une piété émue pénètre les corps comme les âmes. Tout ce naturalisme restera ainsi d'un bout à l'autre passionnément mystique et la *bhakti* la plus fervente, comme le plus haut idéalisme, ne cessera de l'élever au-dessus de lui-même.

Toute une étude pourrait être faite, d'autre part, sur les types masculins à Ajantâ, classés en fonction de l'histoire de la société indienne, depuis l'élégant *kshatriya*, le jeune seigneur indou à la légère moustache, aux vêtements diaphanes, à la souplesse de torse presque féminine, jusqu'aux types plus ou moins ira-niens ou çaka, avec leurs barbes, leurs

bonnets coniques et leurs vêtements épais. Il y aurait lieu de signaler toutes les scènes de la vie de cour : le cortège du jeune rāja, monté sur son éléphant, et sortant du palais avec son escorte à cheval, de la grotte 1, ou encore le beau défilé d'éléphants richement caparaçonnés, montés par des guerriers et encadrés de cavaliers, de la grotte 17 : une vraie scène de l'épopée indienne dans laquelle M. Foucher a retrouvé la légende du marchand Simhala devenu roi de Ceylan.

Il faudrait détailler aussi toutes les scènes de la jungle, où des Barye inconnus ont apporté à l'observation directe de la vie animale un réalisme et une fougue dignes des animaliers de Sânci. Citons seulement le combat de buffles de la grotte 1, la mêlée d'éléphants de la grotte 19 et, dans la grotte 10, le troupeau de l'histoire de « l'Eléphant à six défenses ». Notons, dans le même genre, les charmants éléphanteaux employés comme motif décoratif sur les panneaux de la grotte 1, à la manière de Sânci et de Bodh-Gayâ. A remarquer encore la suprême élégance des antilopes, la vérité saisissante des gestes des singes ou des figures de loups, la splendeur décorative des paons, bien dignes, eux aussi, de ceux de Sânci.

Enfin, quand il s'agit de rendre les figures des Bouddhas ou des Bodhisat-

vas, Ajantâ égale Mathurâ et Sarnâth. Aussi bien l'idylle indienne et la jungle fleurie qui forment le fond du décor ne sont là que pour mieux faire ressortir les figures proprement bouddhiques. Or, ces apparitions surnaturelles, à Ajantâ, comptent parmi les images les plus émouvantes qui aient jamais traversé le rêve humain. Citons seulement, merveille des merveilles, à la grotte 1, le *Beau Bodhisattva*, vêtu de gaze transparente, coiffé d'une mitre « où les fleurs de lotus et de jasmin s'épanouissent dans l'or ciselé », et tenant d'un geste précieux dans la main droite, une fleur de nymphéa ; figure qu'il faut placer dans l'art universel, à côté des plus hautes incarnations de la chapelle Sixtine, à côté des dessins les plus chargés d'âme de Léonard de Vinci.

Il ne serait pas sans intérêt de signaler les rapports qui ont pu exister entre cette peinture et les écoles sassanides de Perse. Rappelons seulement ici que le lien entre l'art d'Ajantâ et l'art sassanide nous a été tout dernièrement révélé par les fresques « indo-perses » de Bâmyân et de Dukhtar. i Noshirwân, étudiées par les archéologues de la mission française d'Afghanistan, M. et Mme Godard et M. J. Hackin.

RENÉ GROUETS



LA PRESSE ANNAMITE

UN ANNIVERSAIRE

Il y a exactement dix ans aujourd'hui que le premier journal annamite de langue française a fait son apparition en Cochinchine. En effet, le premier numéro de la défunte *Tribune Indigène* est daté du 20 août 1917.

Il n'est pas sans intérêt de jeter un regard sur le chemin parcouru par cette presse annamite durant la dernière décade, c'est-à-dire entre 1917 et 1927.

En l'espace de ces dix dernières années, nous avons assisté à la naissance de treize organes créés pour défendre exclusivement les intérêts des indigènes. L'ordre d'ancienneté de ces feuilles pourrait s'établir de la manière suivante: La *Tribune Indigène*, *l'Écho Annamite*, *La Jeune Asie*, *La Voix Annamite*, *La Cloche fêtée* aujourd'hui *L'Annam*, *Le Flambeau*, *Le Petit Écolier*, *Le Progrès Annamite*, *L'Essor Indochinois*, *Le Jeune-Annam*, *La Tribune Indochinoise*, *L'Ère Nouvelle* et *Le Nhà-Quê*.

L'activité journalistique de nos compatriotes ne devait pas se limiter au champ pourtant suffisamment vaste qu'offre l'Indochine; aussi quelques-uns des nôtres créèrent-ils en France, à différentes périodes, les feuilles ci-après: *La Tribune Annamite*, *Le Paria*, *Le Viêt Nam-Hôn* (l'âme de l'Annam), *Le Phuc-Quốc*, (Indépendance du Pays), *L'Annam Scolaire*, *L'Écolier Annamite* et *l'Indépendance Annamite*. Le premier de ces quatre journaux a succombé sous l'indifférence des Annamites et sous le poids des frais généraux trop lourds pour son maigre budget. Quant aux trois suivants, on sait les incidents qui ont déterminé le Gouvernement métropolitain à les suspendre.

Les dirigeants de ces trois organes interdits viennent de lancer un hebdomadaire qui s'intitule *l'Indépendance Annamite*.

Pour compléter ce petit aperçu sur la presse annamite éditée en France, disons que l'exagération est la caractéristique dominante de ces confrères métropolitains. Vivant à plus de quinze mille kilomètres du pays natal, nos jeunes compatriotes résidant à Paris

considèrent tous les problèmes que pose l'évolution annamite sous leurs aspects les moins réels. Ils écartent délibérément les contingences coloniales de leurs écrits pour n'envisager que les facteurs susceptibles de les conduire vers des solutions certes très attrayantes mais malheureusement incomplètes puisque le fait de la colonisation y est tenu pour inexistant.

Remarquons également que dans cet immense foyer de lumière et d'idéalisme qu'est le Paris intellectuel se donnent rendez-vous les avant-gardes de tous les peuples civilisés et colonisés de la Terre. C'est là une constatation qui donne déjà une idée de ce que peut être l'esprit d'une certaine partie de notre jeunesse studieuse résidant dans la capitale française. Travaillés d'un côté par les partis les plus avancés de la métropole et de l'autre par le désir de suivre les traces des comités nationalistes égyptien et coréen, quelques Annamites se sont élancés dans la bataille des idées pures sans soucier le moins du monde des réalités de la vie coloniale. Cette jeunesse, dont l'ardeur et l'enthousiasme sont avivés au contact des apôtres de l'idéalisme, voit les choses non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles devaient être, jusqu'au jour où l'âge aidant, elle quitte le domaine des chimères pour descendre sur la terre ferme, c'est-à-dire au sein de la famille demeurée au pays natal.

A vingt ans, on se défend mal contre le paradoxe et l'utopie, surtout quand on a vu le jour sur une terre où l'envol de l'esprit rencontrait tant d'obstacles qu'il lui fallait se résigner à accepter comme criterium de la vérité et du parfait bonheur le droit divin des rois et le dédain des nécessités de la vie matérielle. A cet âge on se laisse si facilement prendre par le miroitement de ces idées avancées sur lesquelles des hommes souvent sans valeur bâtissent leur popularité et leur prestige. A connaître ces particularités de la vie menée par nos compatriotes résidant en France et surtout à Paris, on s'explique dans une certaine mesure la création

et la tenue des récents organes annamites édités en France.

De ces vingt journaux, paraissant ou ayant paru tant à Paris qu'à Saigon sept seulement ont pu tenir encore que la plupart des survivants ne vivent pas d'une existence dorée. Cela tient à ce que notre presse de langue française s'adresse à un public trop restreint et qu'elle travaille souvent dans des conditions financières déplorables. La publicité commerciale qui constitue pour les journaux français la principale source de recettes n'apporte à nos divers organes qu'un faible soutien. Nos commerçants dont le nombre est, du reste, peu important ne sont pas encore convaincus des avantages réels qu'ils retireraient d'une publicité faite avec méthode et intelligence par les journaux, aussi ces derniers se voient-ils privés d'une grosse partie des revenus sur lesquels ils peuvent normalement compter. Du point de vue purement journalistique, il faut convenir que nos divers organes négligent volontairement l'information pour sursaturer leurs lecteurs d'articles politiques.

Pour clôturer ce petit tour que nous venons de faire à travers la presse annamite de langue française, notons que depuis deux ans, quelques confrères français ont cru devoir adopter la formule franco-annamite en ce qui concerne la participation financière de nos compatriotes dans la création des journaux tels que : *France Indochine*, *l'Indochine Républicaine*, *l'Annoncier pour le Tonkin* et *Saigon Républicain* pour la

Cochinchine. Nous devons à la vérité de dire que la contribution annamite est en l'occurrence presque insignifiante, donc d'effet nul sur la conduite générale de ces feuilles.

Ces belles manchettes où l'on voit flamboyer la formule : « organe franco-annamite » viseraient plutôt à faire avoir à ces journaux l'accès du monde indigène. Nous aurions cependant mauvaise grâce à dénier aux promoteurs de la collaboration des capitaux français et annamites dans les entreprises journalistiques, toute idée de sympathie réelle qu'ils professent à l'égard de nos compatriotes. Ces Français qui ont accepté des fonds annamites pour la création de leurs journaux sont en général des hommes de cœur qui ont souvent réussi à départager les uns et les autres mais dans la longue série des questions qu'ils sont appelés à traiter, il est fréquent de constater que les actionnaires annamites sont loin d'être enthousiasmés par les idées émises par ces organes dits franco-annamites.

Comme on le voit, la presse annamite de langue française a connu, en ces dix dernières années, un succès grandissant par le nombre de journaux parus sous divers titres ; malheureusement elle ne semble pas vouloir se cristalliser dans une bonne formule commerciale susceptible de lui donner son complet développement.

Docteur LE QUANG-TRINH
(Les Progrès annamite)

